

UNE NOUVELLE
DE YVES DUVAL

ILLUSTREE
PAR HERMANN

LA PRODIGIEUSE AVENTURE DU BARON VON PUMPERNICKELL

A vingt ans, le baron Otto-Fritz von Pumpernickell était sans conteste le plus mauvais sujet de tout le Saint-Empire Germanique. Orphelin, jouissant d'une immense fortune, beau comme Apollon et bâti comme Hercule, il n'avait jamais connu d'autres lois que celles de sa fantaisie et de son bon plaisir. Prince de la jeunesse dorée de Nuremberg, il y menait grand tapage, tournait en dérision les paisibles bourgeois, buvait sec, rossait le guet et se moquait impunément de tout le monde.

Une dizaine d'années, il connut la plus folle vie d'insouciance, puis, un beau matin, ayant mangé son capital avec son revenu, il s'aperçut qu'il ne possédait plus un pfennig de l'héritage paternel.

En vrai gentilhomme, le baron ne pouvait concevoir de mener une vie désargentée. Il résolut donc froidement de terminer par un trépas honorable, une existence désormais sans intérêt. C'est à la guerre qu'il finirait, l'épée à la main, comme l'avait fait de père en fils toute la lignée des Pumpernickell. Hélas ! la mort lui refusa cette suprême satisfaction. Ayant bravé en vain le fer et le feu sur tous les champs de bataille de l'Europe, le pauvre baron rentra finalement au pays avec, pour toute fortune, quelques impressionnantes cicatrices sur le corps.

Un soir, comme il atteignait à pied les fossés de la ville, Otto entendit des cris et des gémissements.

Trois malandrins dépouillaient un homme gisant presque sans connaissance.

Sans hésiter, le baron avait bondi dans la fosse et de quelques moulins de sa rapière, mis en fuite les agresseurs. La victime, un vieillard à barbe blanche, serrait dans sa main son bourdon de pèlerin et sur son froc s'agrafait la coquille de saint Jacques.

— Grâce te soit rendue, valeureux inconnu, soupira le blessé en revenant à lui. Dieu te récompensera de m'avoir secouru...

— Je me moque bien de ces sornettes, fit Pumpernickell, en rengainant son épée. Je ne crois ni à Dieu ni au diable ! Et je ne tiens pas à la vie !

— Mon fils, ne blasphème pas ! La vie est une chose sacrée et magnifique, puisqu'elle rend hommage au Créateur ! Tu as sauvé ma pauvre existence. Je n'aurai de cesse que je n'aie à mon tour sauvé ton âme éternelle. Qu'est-ce qui pourrait te réconcilier avec la vie ?

— La vie n'aurait de saveur que si je pouvais retrouver la puissance et l'insouciance que me donnait jadis la richesse. Tu vois bien, vieux, que tu ne peux rien pour moi...

— Certes, j'ai fait vœu de pauvreté et ne possède rien au monde que cette tabatière en bois d'olivier, que je ramenai de Terre-Sainte. Accepte néanmoins ce modeste don, en souvenir de moi...

Pumpernickell haussa les épaules, mit en riant la petite boîte en poche et reprit sa route en raillant le vieil homme de sa crédulité.

Comme il errait dans la ville en quête d'une taverne où on lui ferait crédit d'un repas et d'un broc de vin, Otto eut soudain l'idée de priser pour tromper sa faim. Il huma vigoureusement la poudre de tabac. Brusquement, il ressentit comme une violente migraine qui lui vrillait le crâne, entre les deux yeux. Son visage se crispa douloureusement, ses narines se relevèrent, et il éternua si violemment qu'il crut s'être déchiré la cloison nasale. A ses pieds, une pièce d'or venait de tomber sur le pavé...

Ahuri, le baron l'examina avec une indicible curiosité. Elle était neuve et brillait dans sa main comme une minuscule étoile. Il la fit sonner sur la pierre. Elle rendit un son du meilleur aloi.

Tout en se tâtant le nez encore endolori, Pumpernickell se risqua à entrer dans une auberge, où il se fit servir un plantureux repas. Depuis la veille, il ne s'était rien mis sous la dent. Après avoir demandé la meilleure chambre de l'hôtellerie, il s'y précipita tant il avait hâte d'être seul pour éprouver à nouveau le surprenant pouvoir de sa tabatière. Couché sur son lit, il renouela l'expérience une dizaine de fois, ne s'arrêtant que, lorsque épuisé, il eut la sensation que son nez était en sang et sur le point d'éclater. Un petit tas de pièces

d'or s'élevait devant lui, sur la couverture. Fou de joie, le baron fit tinter une à une entre ses doigts le beau métal. Ainsi, ce n'était pas un rêve, il pouvait éternuer l'or à volonté. Il glissa les pièces dans son escarcelle, mit le tout sous son traversin et s'endormit, la tête pleine de projets.

En s'éveillant, son premier soin fut de contempler son or. Les jaunets brillants étaient là, gonflant à éclater la bourse de cuir. Ce n'était pas un leurre.

— A moi les plaisirs ! s'écria le baron, en sautant du lit.

Comme il se préparait à enfiler ses vieux vêtements de soldat, ses yeux tombèrent sur le miroir accroché au mur. Il se sentit glacé d'horreur : il ne se reconnaissait plus ! Lui, le superbe et sémiplant Pumpernickell, qu'on appelait l'Apollon de Nuremberg, il avait au milieu de son visage à la place du nez, une sorte de tomate violacée, molle et sans forme, présentant deux énormes narines d'où pointaient de longues vibrisses dorées ! Il détourna la tête, fou d'horreur et de dégoût.

Ainsi, c'était là le tribut de sa nouvelle richesse. Cet or, qu'il avait tant convoité et dont il disposait à satiété, avait fait de lui un monstre, un objet de répulsion pour lui-même autant que pour les autres. Déjà l'orgueilleux Pumpernickell levait le poing pour briser ce

LA PRODIGIEUSE AVENTURE DU BARON VON PUMPERNICKELL

Suite de la page 7

maudit miroir, quand il ressentit une brusque sensation, aussi brutale qu'inusitée : l'intraitable Otto-Fritz von Pumpernickell pleura et les douces larmes, avec le calme, lui apportaient une révélation. Il comprit la vanité stupide de son existence antérieure. Une grande résignation fit place à sa colère. En un instant, sa résolution fut prise. Il se vêtit, releva jusqu'à ses yeux le col de sa cape et sortit précipitamment. En rue, chaque fois qu'un passant apercevait son nez, c'étaient des quolibets et des ricaneries. Les gamins le poursuivaient en riant et les jeunes femmes s'esclaffaient sur son passage.

Mais le bouillant Pumpernickell ne relevait aucune insulte. Lui, jadis si querelleur, avait perdu toute morgue et toute arrogance. Il allait

droit devant lui, sans une révolte, sans une plainte. Arrivé dans une rue déserte du quartier le plus pauvre de la ville, il sonna à l'humble porte du couvent des cordeliers, réputé de longue date pour sa grande austérité. Elle se referma sur lui : le baron von Pumpernickell avait fui le monde et ses plaisirs à jamais.

Il prit le froc sous le nom de frère Thimothee et mena pendant de longues années une vie exemplaire de prière et d'obéissance.

L'homme qui éternuait l'or n'usa jamais plus de son fabuleux pouvoir que sur l'injonction expresse de son supérieur, uniquement lorsqu'il s'agissait de faire une aumône urgente ou de contribuer à quelque œuvre pie.

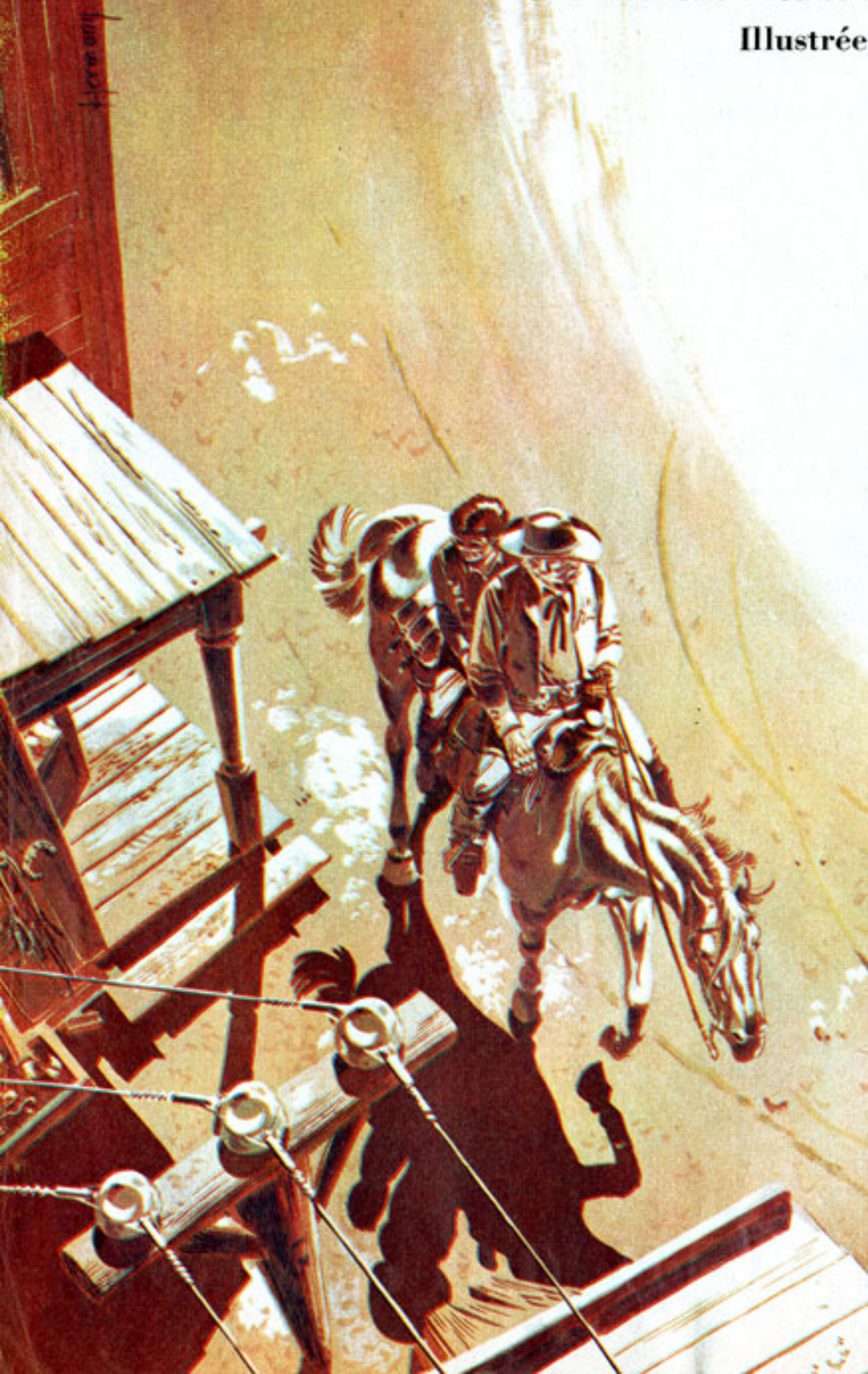
Yves DUVAL



OUVRE L'ŒIL, BILLY

Une nouvelle inédite de Pierre Step

Illustrée par Hermann



L'EXTREMITÉ du canon d'un revolver apparut lentement au-dessus du comptoir. Elle était brillante et rayée et le petit trou noir s'y arrondissait méchamment. Le revolver se souleva encore un peu. C'était un colt à six coups. Un poing en tenait la crosse très serrée et un doigt commençait à presser la détente. Le canon du revolver s'abaissa posément et visa le dos, vêtu d'un gilet de satin noir, de l'homme agenouillé devant le coffre-fort ouvert. L'homme n'avait rien vu, rien entendu. Il avait les deux bras enfoncés dans le coffre d'acier et il remuait des papiers en grommelant. Le doigt se crispa un peu plus sur la détente et une voix dit :

— Les mains en l'air, Mac Clure, et envoyez la monnaie. Le dos de satin noir frissonna brutalement et l'homme se redressa d'un coup tout en se retournant et en levant les bras.

Le gilet de satin noir était déboutonné sur une chemise blanche dont une cravate mince retenait le col. Le visage de l'homme était aussi blanc que le col et ses lèvres tremblaient.

— Qu'est-ce que vous voulez ? fit-il.

Mais dans le même instant, sur son visage encadré d'un mince collier de barbe grise, se peignaient l'incrédulité, puis la colère.

— Bon Dieu, Billy, dit l'homme, je t'ai défendu cent fois de faire ces blagues idiotes. Si jamais je t'attrape je te préviens que le derrière va te cuire !

La main qui tenait le revolver glissa celui-ci dans son étui et Billy éclata de rire.

— Bien sûr, oncle Mac, dit-il mais vous ne m'attraperez pas.

L'homme jeta un coup d'œil en coin en direction du garçon et fit mine de s'élancer, mais le long comptoir de bois verni était entre eux et Billy serait loin avant que Mac Clure ait pu en faire le tour.

— Tu m'embêtes, Billy, fit-il seulement. Tu n'es bon qu'à vadrouiller dans la rue et à faire le malin avec ton revolver à tuer les mouches au lieu de me venir en aide. Ce n'est pas pour cela que je t'ai recueilli.

Billy ne riait plus. Il était très mortifié. Cette double allusion à l'innocuité de son artillerie et à son état d'orphelin le défrisait soudain et le ramenait sur terre avec un peu trop de brusquerie. Il se retrouva seul dans sa peau de gamin que personne n'attend et dont personne n'a besoin. Il battit en retraite en direction de la porte.

— Et ne rentre pas trop tard ce soir, fit dans son dos la voix sèche de l'oncle, sans quoi tu pourrais bien dîner par cœur ! J'ai à faire en ville et je partirai de bonne heure.

— Très bien, fit le garçon.

Il tourna la tête au moment de franchir le seuil et jeta par-dessus son épaule :

— Dites, vous pouvez baisser les bras maintenant, mon oncle. Il n'y a plus de danger.

Mac Clure regarda ses mains, très surpris. Pendant tout ce dialogue il les avait gardées en l'air.

— Vaurien ! grogna-t-il.

Billy était déjà dans la rue. Il descendit le perron de bois au-dessus duquel une plaque ovale et jaune portait ces mots peints en grandes lettres vertes : Banque Mac Clure. Il s'appuya de l'épaule contre la colonne de bois soutenant un petit toit qui formait portique au-dessus de la porte et il regarda l'ombre des maisons allongée dans la poussière de la rue. Il déduisit de cet examen qu'il pouvait être cinq heures.

Billy songea que c'était encore une journée de perdue.

De l'autre côté de la rue une porte s'ouvrit dans l'ombre d'une terrasse. C'était celle du bureau du shérif. Billy regarda Taylor descendre les marches et détacher son cheval. Le shérif tourna la tête et leva la main.

— Salut, Billy.

— Salut, shérif. Vous partez ?

— Comme tu vois.

Taylor était monté à cheval et il faisait tourner la bête pour prendre la direction de Toxtown. Billy l'admirait, la bouche ouverte.

— Vous n'avez besoin de personne pour vous donner un coup de main ?

Taylor sourit au garçon qui levait la tête vers lui.

— Pas ce soir, mon petit. C'est du travail sérieux !

Billy eut envie d'être vexé. Il dit seulement :

— Au moins jusqu'à la gare ?...

— Monte.

Billy mit un pied dans l'étrier et sauta en croupe. Ils s'éloignèrent vers l'extrémité de la grand-rue.

Billy était redevenu heureux et fier. Il n'avait pas fallu plus que ce geste cordial pour lui rendre confiance en lui.

Ils se quittèrent au pied de la pente qui montait vers la gare.

— A demain, Billy, dit le shérif. Et pendant que je ne suis pas là, ouvre l'œil !

— Comptez sur moi, shérif.

Il repartit dans l'autre sens, vers la banque. Derrière lui, le train de 6 heures siffla. Billy se dit que son oncle serait sûrement parti sans l'attendre, mais à présent cela lui était égal. Il mit une main dans la poche de sa culotte et il marcha en sifflant.

Suite page 47

OUVRE L'ŒIL, BILLY

Suite de la page 41

La rue devenait plus animée. Des gens sortaient, pour monter vers la gare. Devant l'hôtel Dundee un attroupement se formait. Billy regardait tout cela attentivement. Le shérif lui avait dit d'ouvrir l'œil. Tout à l'autre bout de la rue, là où cessaient les bâtiments, le soleil se couchait derrière la grange de Grégory dans un grand embrasement de sang, d'or et de poussière. La porte de la banque était entrouverte.

« Tiens, songea Billy, l'oncle Mac n'est pas encore sorti ». Il était partagé entre le soulagement et l'inquiétude. Soulagement parce qu'il n'en serait pas réduit à aller passer la soirée chez les voisins ou dans la rue, inquiétude parce que l'oncle Mac allait sûrement le gronder.

Billy monta l'escalier sans faire grincer les marches. Ce serait toujours autant de temps de gagné !

Il poussa la porte.

Dans l'ombre qui venait rapidement, il distingua la silhouette de son oncle agenouillé, comme tout à l'heure, devant le coffre béant et y bricolant on ne savait quoi.

Billy s'arrêta. Il porta la main à son revolver-joujou, la retira. Il posa à nouveau, mais plus lentement, sur la crosse de nacre, puis l'ôta une fois de plus et se gratta le nez.

Et puis après tout, tant pis, c'était trop tentant !

Billy sortit son revolver et le pointa sur le dos courbé de l'autre côté du comptoir.

— Les mains en l'air, Mac Clure, et envoyez la monnaie !

Le dos se redressa. Mais ce n'était pas Mac Clure...

Billy regardait, les yeux ronds, cette face sale hérissée de poils raides qu'il se souvenait avoir déjà vue sur des affiches avec les mots : « Recherché. 500 dollars de récompense ». Et l'autre regardait aussi ce gosse qui lui brandissait sous le nez un colt pas plus gros qu'une seringue.

Lentement, l'homme leva les mains en l'air.

Billy recula un peu.

— Venez par ici, dit-il en faisant signe du bout de son arme. Sortez dans la rue.

L'autre n'avait pas le choix. Il obéit.

Au bout de la rue, un cavalier arrivait au trot. C'était le shérif Taylor. Billy poussa le canon de son revolver dans le dos de l'homme et tous deux marchèrent vers le cavalier.

Quand Mac Clure rentra chez lui ce soir-là, il trouva le shérif. Billy et des tas de gens qui l'attendaient et il apprit du même coup que son neveu était célèbre. Avec un revolver qui, même chargé, n'aurait pas fait de mal à un moustique à cinq pas, il avait arrêté un dangereux bandit. Et il se trouverait bientôt à la tête d'un paquet de 500 dollars tout neufs qu'il lui faudrait confier à une banque sérieuse. Et bien gardée.

— Soyez tranquille, mon oncle, dit Billy. Il ne vous arrivera plus rien. J'ouvrirai l'œil...



TREVOR

LE capitaine Collins écrasa sa cigarette à demi consumée dans une vieille boîte de singe convertie en cendrier. Relevant de l'index la manche gauche de son blouson fourré, il consulta pour la centième fois sa montre.

— Rien n'est encore perdu, dit Rogers d'une voix dépourvue de conviction.

Collins se leva, marcha jusqu'à la fenêtre. Le front collé à la vitre embuée, le capitaine regarda fixement la longue piste de béton maculé de taches d'huile. Une fine pluie tombait depuis trois jours sur ce coin d'Angleterre et tout ruisselait d'humidité. A travers les rideaux liquides que le vent faisait onduler, Collins aperçut la silhouette d'un Halifax qu'une jeep remorquait jusqu'à un hangar. C'est à bord d'un bombardier semblable que Jim, son frère, s'était envolé quelques heures plus tôt pour une mission de bombardement au-dessus de Berlin.

— Le lieutenant Collins est tout à fait capable de ramener à la base un zinc dont il ne resterait qu'une aile et un demi-moteur, fit une voix derrière le capitaine. Gardez l'espoir...

Collins se retourna, posa la main sur l'épaule de Trevor et ne répondit pas. Sous ce contact, le caporal Trevor frissonna. Une grosse bouffée de joie lui envahit la poitrine, monta jusqu'à sa gorge. Il ne refoula ses larmes qu'au prix d'un terrible effort. Le caporal se remémora une nouvelle fois sa vie d'avant-guerre. A cette époque, personne n'accordait d'importance à Peter Trevor, un parmi des millions de londoniens anonymes. Il n'avait jamais eu d'ami et ne s'était jamais intégré dans aucune société, si restreinte fût-elle. Au début du conflit, on l'avait jugé trop faible pour faire un fantassin acceptable mais suffisamment vigoureux pour effectuer une de ces besognes obscures sur lesquelles re-

pose le fonctionnement de toutes les armées du monde...

Soudain, le léger brouhaha qui régnait dans le baraquement de planche envahi de fumée de tabac s'éteignit. L'oreille exercée des pilotes avait perçu un bruit de moteur... Un instant, le capitaine Collins demeura pétrifié. Comme ses camarades, il n'osait croire ses sens. Le bruit, ténu, couvert parfois par le vent, se précisa cependant peut à peu. Nul doute possible, c'était bien un avion.

Le capitaine Collins ouvrit la porte et se précipita au-dehors. Une auto-pompe rouge et une ambulance roulaient déjà vers la piste. Le bruit était maintenant très net.

— Deux moteurs sur quatre... constata Rogers.

Les mâchoires crispées, Collins fixait la purée grisâtre qui tenait lieu de ciel. L'avion perdait de l'altitude, il ne tarderait pas à être visible.

— Donald Duck ! C'est lui ! s'ex-

clama Trevor. C'est Jim Collins ! Cet appareil, il l'aurait reconnu entre mille. C'est grâce à lui que le caporal Trevor avait cessé d'être une fiction administrative pour devenir enfin un être humain. Tout avait commencé le jour où, pour tuer le temps, Trevor avait entrepris de repeindre l'enseigne du Mess. Le lieutenant Collins s'était approché et avait remarqué :

— Vous avez un joli coup de pinceau, caporal...

— Oui, j'ai un peu tâté du dessin dans ma jeunesse.

Trevor cacha qu'il avait lâché les cours du soir à cause d'une mauvaise bronchite. A cause d'une bronchite mais aussi parce qu'il s'était rapidement aperçu qu'il n'était pas le grand artiste qu'il rêvait d'être et qu'une carrière de peintre international ne s'ouvrirait jamais devant lui.

— Vous sentez-vous capable de peindre le nom de ma fiancée sur le nez de mon bombardier ? de-

manda Collins.

Trevor avait accepté. Tous les pilotes, des gars de vingt ans pour la plupart, mettaient tous leur point d'honneur à « personnaliser » leur appareil. Les silhouettes les plus extravagantes fleurissaient sur les « taxis ». Trevor ne se contenta pas de peindre le joli prénom de Mary sur la tôle camouflée du lourd quadrimoteur, il reproduisit également la silhouette de l'irascible canard de Walt Disney pour lequel la fiancée du lieutenant Collins éprouvait une tendresse particulière.

L'avion se préparait à se poser. D'un seul regard, le capitaine évalua les dégâts subis par l'appareil : la vitrièrerie de nez était pulvérisée, des impacts de balles étaient visibles sur toute la carlingue. Le Donald Duck avait largement « dégusté ». Il s'interdit de penser aux hommes d'équipage. Combien d'entre eux étaient-ils encore vivants ?

Le bombardier prit lourdement contact avec la piste, roula avec peine et s'arrêta, littéralement à bout de souffle. L'ambulance s'était approchée. De sa place, à travers la pluie, le capitaine Collins voyait distinctement les croix rouges au centre de leurs ronds blancs. Il se retint de courir vers l'avion et alluma posément une cigarette. Malgré ses efforts, il ne parvint pas à empêcher sa main de trembler.

Trevor s'était avancé. Il regardait son œuvre avec peine. Une balle de mitrailleuse avait frappé le canard en pleine tête. Le petit bonnet bleu de marin orné d'un ruban rouge ne coiffait plus qu'un trou. Mais le caporal ne se laissa pas abattre, il ne ferait un autre. Celui-là n'était d'ailleurs pas des plus réussis. La guerre durait depuis plus de quatre ans et on n'en voyait pas encore la fin, il avait tout le temps...

Jim Collins marcha vers son frère.

SUITE PAGE 25



TREVOR

SUITE DE LA PAGE 19

Il avait le visage noir de poudre, d'huile et de crasse, son corps ne formait plus qu'une seule onde de fatigue. Au-dessus de la Manche, l'équipage et le patron du Donald Duck avaient un instant cru qu'ils ne reverraient plus jamais l'Angleterre. L'ambulance emportait les corps sans vie de Sam et de Ted, ses deux meilleurs copains.

Le soir, dans un petit local attenant au Hangar 3, Trevor travailla longtemps à un nouveau projet de mascotte. Entre ses planches grossières, Trevor était chez lui. Plus question de chambre pour cet artiste que tous les officiers avaient à cœur de soigner afin de passer les premiers.

Le caporal manipula ses crayons et ses gouaches jusqu'à l'aube. Il était sûr que son idée plairait au lieutenant Collins.

* * *

Au début du mois d'août 1944, Jim Collins tomba au-dessus de l'Allemagne. Huit jours plus tard, son frère et trois des meilleurs équipages du Groupe de bombardement disparurent à leur tour. Les Messerschmitt 262, les premiers chasseurs à réaction opérationnels mis au point par les Allemands, faisaient des coupes sombres dans les rangs alliés. Dernière tentative désespérée de prolonger cette guerre perdue.

Trevor eut beaucoup de travail. Il peignait sans relâche, surtout des avions américains dont les pistes de la base accueillaient tous les jours de nouvelles escadrilles à destination du continent. Très demandé, le caporal prit un aide. Sam, mécanicien dans le civil, excellait à remplir les lettres après que Trevor en eût tracé les contours. Les deux hommes s'entendaient bien.

Lorsqu'on lui offrait une cartouche de cigarettes ou une bouteille de whisky, Trevor refusait toujours fermement. Il ne fumait ni ne buvait. Le seul salaire qu'il espérait constituait en un peu d'amitié, quelques paroles chaleureuses qui lui prouveraient qu'il était bien vivant.

Un matin, Sam n'était pas à son poste. Trevor en fut vivement contrarié. Ils devaient tous les deux terminer un dessin pour le début de l'après-midi. Le caporal avait promis et il détestait manquer à sa parole. Pestant contre son subordonné, il se mit seul au travail.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? Descends de cette échelle et jette tes pinceaux, vieux ! La guerre est finie !

Le caporal tourna la tête. A l'entrée du hangar, Sam lui faisait de grands signes. Trevor n'avait jamais vu le mécanicien dans un tel

état d'excitation.

— Répète ce que tu viens de dire !

— On va rentrer à la maison, vieux ! Tout va recommencer comme avant : le boulot, la maison, tout ! Tu comprends ce que cela signifie ?

Trevor ne répondit pas. Il ne savait que trop ce que voulait dire ce « comme avant » et, en ce jour où la joie éclatait aux quatre coins du monde, il fut peut-être le seul homme à pleurer parce que la guerre était finie.



UN CHALAND QUI PASSE...

LE soleil couchant d'août pailletait d'or mouvant le long ruban gris du canal. Aussi loin que portait la vue, les peupliers dressés le long des berges semblaient peindre dans le ciel de petits nuages cotonneux que la brise poussait vers le sud. Comme un gigantesque cercueil, la noire péniche glissait sur l'eau, au battement régulier de son Diesel. Sur l'avant pansu de la coque, éclatait son nom en lettres blanches : « Les deux frères ».

« C'est bien lui, me souffla Jan Stein, blotti contre le tablier du pont métallique. Allons-y ! Et d'un même geste nous projetâmes tous deux, par-dessus le parapet, notre bouteille d'essence dont le bouchon était traversé d'une mèche que nous venions d'allumer à notre cigarette.

En un instant le bateau s'embrasa sur tout sa longueur. Avec une surprenante rapidité, de hautes flammes jaillirent des panneaux recouverts de goudron. Au gouvernail, le marinier avait dû donner un furieux coup de barre, car le chaland transformé en brûlot piqua droit sur la rive. Les trois hommes d'équipage sautèrent

précipitamment et s'enfuirent à toutes jambes dans la prairie, juste à l'instant où commençaient à sauter dans les cales les premières munitions.

L'endroit était absolument désert ; aucune maison à plusieurs kilomètres à la ronde. Notre coup fait, nous avions bondi sur nos vélos et, quittant rapidement le chemin, nous avions pris à toute allure à travers champ par un minuscule sentier. Une formidable détonation nous parvint. Puis ce fut le silence.

« Cette caisse devait contenir au moins deux cents tonnes de munitions » fit Stein, en souriant, lorsque nous nous jugeâmes assez loin pour reprendre souffle. « Et on peut dire que tout a marché sur des roulettes, ajoutai-je. Le chef sera content ! »

« Wilfrid — reprit gravement mon compagnon — le chef ignore et doit tout ignorer de ceci... J'ai eu le renseignement sans passer par Van Dorp. Je vais t'avouer une chose, Wilfrid. Ne crois pas que je parle à la légère... Mais il y a déjà plusieurs semaines que je me méfie du chef ! Les quatre derniers coups où il nous a embarqués ont tous très mal tourné. Lui seul, ou presque, s'en

est tiré sans une égratignure, alors que les copains se faisaient descendre ou arrêter, ce qui ne vaut guère mieux. C'était vraiment à croire que les autres étaient prévenus de l'endroit et de l'heure. Alors, j'ai voulu en avoir le cœur net. J'ai essayé ce coup-ci sans en parler à quiconque, sauf à toi, pour voir si réellement il était impossible de réussir sans pépin un sabotage... »

« Ainsi, Jan, balbutiai-je, ahuri, tu soupçonnes sérieusement le chef ? »

Jan Stein pesa bien ses mots : « Je dis maintenant que Rick Van Dorp est un traître ! »

* * *

Deux semaines plus tard, Jan Stein possédait les preuves irréfutables de la trahison. Le chef du fameux réseau « Orange » — Fantomas de son nom de guerre — n'était qu'un vil félon vendu à l'ennemi. Celui que tout le pays considérait comme un héros national, envoyait en réalité délibérément ses frères à la mort.

Un soir, Jan Stein vint me trouver. Il me montra les

Suite page 56

UN CHALAND QUI PASSE...

Suite de la page 55

documents qu'il avait pu se procurer : c'étaient des reçus signés par Van Dorp pour prix de ses forfaitures. « Es-tu prêt ? me demanda mon ami. Nous allons arrêter cette canaille ce soir. Il sera jugé par un conseil de guerre secret... Ensuite, sois tranquille, il ne causera plus jamais de tort à sa patrie... »

La guerre impose souvent à ceux qui luttent d'atroces nécessités. J'endossai ma vareuse de cuir, glissai mon pistolet dans ma poche et suivis mon ami, Rick Van Dorp, était un géant, une espèce de taureau doué d'une force herculéenne. Nous n'étions pas trop de deux hommes armés pour surprendre cette brute capable de tout lorsqu'elle se verrait découverte.

Quand nous arrivâmes à la bicoque isolée, face à la mer, qui lui servait de tanière, Jan Stein frappa à la porte de bois le signal convenu. « Nous sommes venus pour te parler, Rick », fit mon compagnon, une fois entré dans la petite pièce.

« Installez-vous, grogna l'autre. On parle mieux quand on est assis devant un verre de Schiedam. » D'une main il saisit trois verres sur le buffet, et de l'autre, cueillit un flacon sur une étagère. Mais quand il se retourna, il pâlit affreusement. Jan Stein, un revolver à la main, pointé sur sa poitrine, le regardait de ses petits yeux gris d'acier : « Ton jeu est démasqué, Fantomas, lança-t-il. Suis-nous... »

Ce qui se passa alors fut rapide comme l'éclair. Avec une promptitude étonnante pour un homme de sa corpulence, le géant avait lancé comme un pavé le cruchon de grès à la tête de mon ami, qui s'écroula sans un mot. Je n'aurais pu tirer, de peur de toucher mon camarade. Déjà l'énorme poing du colosse m'atteignait au menton, et mon coup de feu, lâché trop tard, se perdit dans le plancher.

Lorsque je revins à moi, j'étais le nez contre le sol, les mains proprement garrottées derrière le dos. Jan Stein gisait à mes côtés, dans la même position. « Ah ! Ah ! mes gaillards — goguenardait Rick Van Dorp. Vous pensiez m'avoir aussi facilement... Vous êtes un peu jeunes pour cela ! Je viens de téléphoner à la police militaire — car ce que vous ignorez peut-être, c'est que je possède une ligne souterraine. Dans cinq minutes vous allez être embarqués. Et je ne dois pas vous apprendre le sort qui vous attend... »

Visiblement ébranlé, Stein s'était mis debout et s'affala sur une chaise. Je l'avais imité, en allant m'asseoir sur un petit escabeau qui lui faisait face. Fantomas nous narguait toujours, tenant à la main mon pistolet qu'il faisait tourner autour de son index à la manière des cow-boys.

« Soit, nous saurons mourir en hommes fit Stein. Mais tu ne nous refuseras pas au moins une dernière cigarette ?... »

Précisément, il y avait sur la table un paquet ouvert



à moitié rempli. Van Dorp hésita un moment, puis avança le bras pour le saisir. Une brève seconde il se trouva ainsi devant moi. J'eus brusquement comme l'intuition que c'était là notre ultime chance d'échapper aux douze balles du peloton d'exécution. Relevant rapidement mes jambes, je lui décochai dans le flanc une formidable ruade, qui le projeta sur Stein. On eut dit que ce dernier avait prévu mon geste, car d'un terrible coup de genou il renvoya la masse chancelante. Le taureau s'affala pesamment de tout son long à terre et ne bougea plus.

« Vite ! Sors de ma poche mon briquet, ordonna Stein. Allume-le et pose-le là sur la table... » J'obéis et j'y arrivai, non sans peine. Au risque de se rôtir les poignets, mon camarade fit sauter à la flamme les liens qui lui immobilisaient les bras. Ensuite, il me débarrassa de mes entraves.

« Et que fait-on de Fantomas ? interrogeai-je. » A ce moment, par la petite fenêtre qui donnait sur la route, nous aperçûmes les phares d'une auto qui trouaient la nuit. « Laisse !... Ils sont là ! Décampons en vitesse !... »

D'un bond nous fûmes dehors et nous nous lançâmes dans une fuite éperdue. Je crois, de ma vie, n'avoir jamais couru comme ce soir-là. Mais nous étions seuls. Trois jours plus tard, Rick Van Dorp était tué dans un de ces terribles bombardements qui préludèrent à la libération de la région. Il avait le châtiment que ses crimes lui avaient cent fois mérité.

Il y a plus de vingt ans de tout cela. C'est égal, je ne puis m'empêcher de me remémorer ces journées tragiques, chaque fois que sur les calmes canaux de mon beau pays, je suis des yeux un paisible chaland qui passe.

FIN

Une nouvelle
inedite
d'Yves DUVAL
illustrée
par HERMANN

